

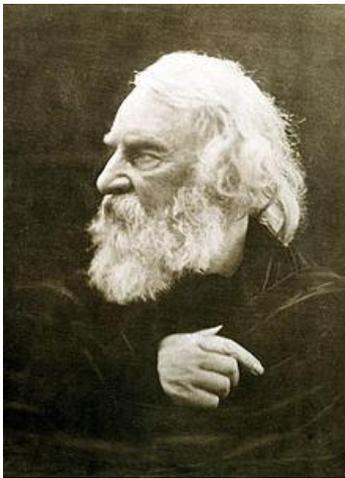


**La lettre infos des adhérents de l'Association de l'Ossau à Katahdin**  
n°189 25 septembre 2021  
Site : <http://ossau.katahdin.free.fr/> Courriel : [Jean.renault@wanadoo.fr](mailto:Jean.renault@wanadoo.fr)

## **Le baron de Saint-Castin**

*Un poème*

*Par Henry Wadsworth Longfellow*



*Henry Wadsworth Longfellow (27 février 1807, Portland, Massachusetts, aujourd'hui dans le Maine – 24 mars 1882, Cambridge, Massachusetts) est un poète américain, auteur de nombreux poèmes encore célèbres aux États-Unis, tels que The Song of Hiawatha (Le Chant de Hiawatha) ou Évangéline.*

*Longfellow par Julia Margaret Cameron, 1868.*

*Le poème fait référence au père de Saint-Castin. L'image d'un père vieillissant attendant le retour de son fils dans un château français était bien trop convaincante pour que Longfellow ne la décrive pas.*

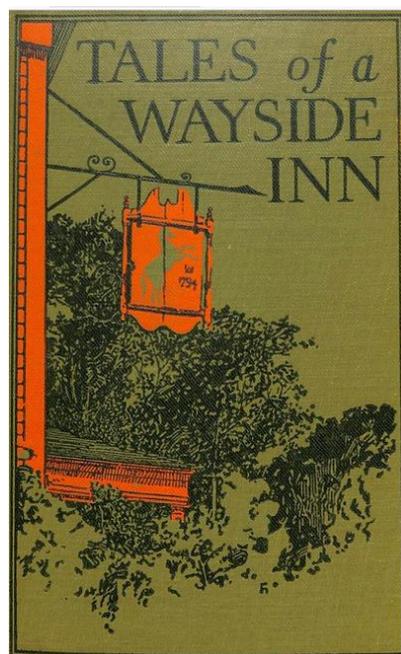
Le baron Jean-Vincent de Saint-Castin  
A quitté son château des Pyrénées,  
Et navigué à travers les mers occidentales.  
Quand il s'éloignait de son beau domaine  
Les oiseaux bâtissaient, les bois étaient verts,  
Et maintenant les vents de l'hiver soufflent  
Autour des tourelles du vieux château,  
Les oiseaux sont silencieux et invisibles,  
Les feuilles sont mortes dans le ravin,  
Et les Pyrénées sont blanches de neige.

Son père, solitaire, vieux et gris,  
Assis au coin du feu jour après jour,  
Ayant toujours une pensée attentive,  
Par les fenêtres du sud, étroites et hautes,  
Le soleil brille dans l'antique salle,  
Et fait une gloire autour de ses cheveux.  
Le chien de la maison, étendu sous sa chaise,

Gémit dans son sommeil comme s'il souffrait,  
 Puis se réveille, bâille et se rendort,  
 Tout est silencieux,  
 Si silencieux qu'on entend la souris  
 Courir et fouiller le long des poutres  
 Derrière le lambris du mur.  
 Et le vieil homme se réveille de ses rêves,  
 Et erre agité à travers la maison,  
 Comme s'il avait entendu des voix étranges appeler.

Ses pas résonnent sur le sol  
 D'un passage lointain, et s'arrêtent un moment ;  
 Il se tient près d'une porte ouverte  
 Regardant longuement, avec un sourire triste et doux,  
 Dans la chambre de son fils absent.  
 Il y a le lit sur lequel il s'étend,  
 Ce sont les images lumineuses et gaies,  
 Chevaux et chiens et mers éclairées par le soleil ;  
 Il y a sa gourde et son fusil,  
 Et ses couteaux de chasse en éventail ;  
 La chaise près de la fenêtre où il était assis,  
 Avec la peau de tigre assombrie pour natte,  
 Face aux Pyrénées,  
 Face au Mont Marboré  
 Et aux Sept Vallées du Lavedan.  
 Ah moi ! il se détourne et soupire ;  
 Il y a une brume devant ses yeux.

*Couverture de l'édition 1864 de "Tales of a Wayside Inn" de  
 Longfellow's*



La nuit, quel que soit le temps,  
 Vent ou pluie ou ciel étoilé,  
 Tout comme l'horloge qui sonne sept heures,  
 Ceux qui regardent par les fenêtres voient  
 Le curé du village, avec lanterne et femme de chambre,  
 Franchit la porte du parc  
 Et traverse la cour humide et sombre,  
 Un anneau de lumière dans un anneau d'ombre.  
 Et maintenant il se tient à côté du vieillard,  
 Sa voix est gaie, son cœur s'élargit,  
 Il bavarde agréablement, à l'embrasement  
 Du feu des fagots, sur le bon vieux temps,  
 Et le Cardinal Mazarin et la Fronde,  
 Et les nièces du Cardinal belles et affectueuses,  
 Et ce qu'ils ont fait, et ce qu'ils ont dit,  
 Quand ils ont appris que son Eminence était morte.

Et après une pause, le vieil homme dit :  
 Son esprit revient toujours

A la seule pensée triste qui hante son cerveau :  
 « Y a-t-il des nouvelles d'outre-mer ?  
 Ah, pourquoi ce garçon sauvage m'a-t-il quitté ? »

Et le curé répond, regardant en bas,  
 Inoffensif et docile comme un agneau.  
 "Sang neuf! sang neuf! Il doit en être ainsi !

Et tire de la poche de sa robe  
 Un mouchoir comme un oriflamme,

Et essuie ses lunettes, et ils jouent  
 Leur petit jeu de lansquenet (1)  
 En silence pendant une heure environ,  
 Jusqu'à ce que neuf heure sonne haut et fort  
 Du village endormi en dessous,  
 Et à travers la cour, dans l'obscurité  
 Du sentier sinueux du parc  
 Curé et lanterne disparaissent,  
 Et l'obscurité règne dans le vieux château.

Le navire est revenu d'outre-mer,  
 Il a été signalé d'en bas,  
 Et dans le port de Bordeaux



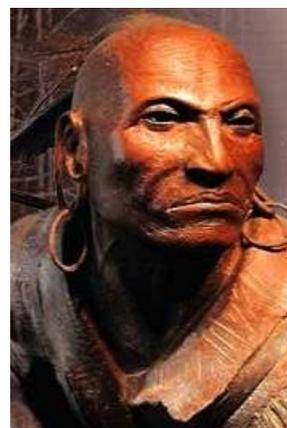
Il navigue avec sa vaillante compagnie.  
 Mais parmi eux on ne voit nulle part  
 Le brave jeune baron de Saint-Castin,  
 Il s'est attardé  
 Dans le beau pays d'Acadie !

Et le père va et vient  
 Dans les chambres du vieux château,  
 Attendant, attendant d'entendre le bourdonnement

Des roues sur la route qui passe en bas,  
 Des serviteurs qui se pressent ça et là,  
 La voix dans la cour, le pas sur l'escalier,  
 En attendant quelqu'un qui ne vient pas !  
 Mais il y a des lettres, que le vieillard lit  
 Au curé, quand il vient la nuit,

Mot à mot, comme un acolyte  
 Répète ses prières et dit son chapelet ;

Lettres pleines de la mer qui roule,  
 Pleines de la joie de vivre d'un jeune homme,  
 Etranger dans le monde, seul et libre ;  
 Plein d'aventures et de scènes merveilleuses  
 De chasse au chevreuil à travers de vastes forêts  
 Dans la concession royale de Pierre du Gast (2)  
 Des nuits sous les tentes des Tarratines (3)  
 De Madocawando (4) le chef indien,  
 Et ses filles, glorieuses comme des reines,



Et belles au-delà de la croyance ;  
Et si doux lestonalités de leur langue maternelle,  
Les mots ne sont pas prononcés, ils sont chantés !

Et le curé écoute, et en souriant dit :  
« Ah oui, cher ami ! dans nos jeunes jours  
Nous aurions aimé chasser le cerf  
Toute la journée au milieu de ces scènes de forêt,  
Et dormir dans les tentes des Tarratines ;  
Mais maintenant il vaut mieux s'asseoir ici  
Entre quatre murs, et sans la peur  
De perdre nos cœurs pour les reines indiennes ;  
Car l'homme est feu et la femme l'est,  
Et Quelqu'un vient et se met à souffler »  
Alors une lueur de méfiance et de vagues suppositions  
Brille dans les yeux doux du père,  
Comme la lumière d'un feu sur une vitre  
Brille et s'évanouit à nouveau ;  
Mais il ne répond rien ; il soupire seulement,  
Et pendant un instant incline la tête ;  
Puis, comme c'est leur coutume, ils jouent  
Leur petit jeu de lansquenet,  
Et un autre jour c'est avec la mort.



*Le château d'Escout par Chas Laborde*

Un autre jour, et bien des jours  
Et bien des semaines et des mois s'en vont,  
Quand une lettre fatale s'envole  
À travers la mer, comme un oiseau de proie,  
Et frappe et déchire le cœur du vieil homme.  
Voilà ! Le jeune baron de Saint-Castin,  
Rapide comme le vent, et aussi sauvage,  
A épousé une sombre Tarratine,  
A épousé l'enfant de Madocawando ! (4)  
La lettre tombe de la main du père ;  
Bien que les nerfs de son cœur soient tordus,  
Il ne pousse aucun cri, il ne respire aucune prière,  
Aucune malédiction ne tombe de sa langue ;  
Mais sa silhouette majestueuse, droite et généreuse,  
Se courbe et s'enfonce comme une colonne de sable  
Dans le tourbillon de son grand désespoir.  
Mourir, oui, mourir ! Son dernier souffle

De parlementer à la porte de la mort  
Est une bénédiction sur son fils rebelle,  
De plus en plus bas sur sa poitrine  
Enfonce sa tête grise; il est au repos ;  
Il n'attend plus personne.

Pendant de nombreuses années,  
Le vieux château est sans locataire et désolé ;  
Des herbes folles poussent dans la cour,  
Autour de ses pignons croasse le corbeau ;  
Seul le portier à la porte  
Est laissé pour le garder, et d'attendre  
La venue de l'héritier légitime,  
Il n'y a pas d'autre vie ou de son.  
Plus de curé ne vient la nuit,  
On ne voit plus la lumière instable,  
Filer les allées du parc.  
Les fenêtres de la salle sont sombres,  
Les chambres mornes, froides et nues!



Enfin, quand l'hiver est passé,  
Et les oiseaux nidifient, et les bois sont verts,  
Avec des jupes volantes on voit Curé  
Accélérer le long du chemin des bois,  
Bourdonnant gaiement. Aucun jour n'est si long  
Mais il arrive enfin au chant des vêpres.  
Il s'arrête à la loge du portier  
pour dire  
Qu'enfin le baron de Saint-  
Castin  
Revient avec sa reine indienne,  
Il revient sans délai d'une

semaine ;

Et toute la maison doit être balayée et nettoyée,  
Et toutes choses bien rangées !  
Et le portier solennel secoue la tête ;  
Et la réponse qu'il fait est : « Lackaday !  
Nous verrons, comme l'a dit l'aveugle !

Alerte depuis que le jour a commencé,  
Le coq sur l'église du village  
Regarde vers le nord de son perchoir aérien,  
Comme au-delà de la portée de l'homme  
Pour voir les navires voguer,  
Et passer l'île d'Oléron,  
Et passer la Tour de Cordouan.  
Dans les profondeurs de l'église, dans le froid dans l'argile  
Le cœur qui aurait sauté de joie,  
O tendre cœur de vérité et de confiance !  
Pour voir venir ce jour.



Dans l'église au-dessous des » lèvres » il y a de la poussière,  
De la poussière sont les mains, et de la poussière, les pieds,  
Cela aurait été si rapide pour faire face à  
La venue de ce garçon capricieux.



La nuit, la façade du vieux château  
Est un flamboiement de lumière de haut en bas ;  
Il y a un bruit de roues et de sabots dans la rue,  
Un claquement de fouets, et des bruits de pas,  
Des voix crient, et des cors sonnent,  
Le baron est revenu à lui.  
Le Curé attend dans la salle,  
Le plus désireux et le plus vivant de tous  
Pour accueillir le Baron et la Baronne.  
Mais son esprit est plein d'une vague détresse,  
Car il a lu dans les livres jésuites  
A propos de ces enfants du désert,  
Et maintenant, homme bon et simple ! il regarde  
Pour voir un sauvage peint entrer  
Dans la pièce, les épaules nues,  
Et des plumes d'aigle dans les cheveux,  
Et une robe en peau de panthère.  
Au lieu de cela, il contemple avec une honte secrète  
Une forme de beauté indéfinie  
Une beauté sans nom,  
Pas de degré, mais plus de nature;  
Ni audacieux ni timide, ni petit ni grand,  
Mais un nouveau mélange de tous.  
Oui, belle au-delà de toute croyance,  
Transfiguré et transfusé, il voit  
La dame des Pyrénées,  
La fille du chef indien.

Sous l'ombre de ses cheveux  
La couleur bronze doré de la peau  
Semble éclairée par un feu intérieur,  
Comme lorsqu'un éclat de soleil brille  
Sous un sombre bosquet de pins,  
Une splendeur sombre dans l'air.

Les deux petites mains, qui maintenant sont pressées  
 Dans la sienne, semblent faites pour être caressées,  
 Elles reposent si chaudes et douces et immobiles,  
 Comme des oiseaux à moitié cachés dans un nid,  
 Confiants et innocents du mal.  
 Et euh ! il n'en croit pas ses oreilles  
 Quand il entend  
 Sa voix mélodieuse parler sa langue gasconne natale ;  
 Les mots qu'elle prononce semblent faire  
 Partie d'un poème de Goudouli,(5)



*Goudouli (Portrait)*

Ils ne sont pas prononcés, ils sont chantés !  
 Et le baron sourit et dit : « *Vous voyez,  
 Je ne vous ai dit que la simple vérité ;  
 Ah, vous pouvez vous fier aux yeux de la jeunesse !* »

En bas dans le village jour après jour  
 Les gens bavardent à leur manière,  
 Et regardent passer la baronne  
 Le dimanche matin, tôt, à la messe,  
 Et quand elle s'agenouille pour prier,  
 Ils s'interrogent, chuchotent ensemble et disent :  
 « *Ce n'est certainement pas une fille païenne* »  
 Et au fil du temps, ils apprennent à bénir  
 Le baron et la baronne.

Et au fil du temps, le curé apprend  
 Un secret si terrible, que tour à tour  
 Il est glace et feu, il gèle et brûle.  
 Le baron à la confession a dit,  
 Que bien que la femme soit sa femme,  
 Il l'a épousée comme les Indiens se marient,



Il l'a achetée pour un fusil et un couteau !  
 Et le curé de répondre : « *débauché,  
 ô fils prodigue ! Retournez une fois de plus  
 Aux bras ouverts et à la porte ouverte  
 De l'église, ou jamais il sera trop tard.  
 Dieu merci, ton père n'a pas vécu  
 Pour voir ce qu'il ne pouvait pas pardonner ;  
 Sur toi, si téméraire et pervers,  
 Il a laissé sa bénédiction, pas sa malédiction.  
 Mais plus l'aube est proche, plus la nuit est sombre,  
 Et en se trompant, tout s'arrange ;  
 Des choses ont été réparées qui étaient pires,  
 Et le pire est prêt d'être réparé.  
 Pour l'amour des vivants et des morts,  
 Tu te marieras comme les chrétiens se marient,  
 Et toutes choses ont une fin heureuse. »*

O soleil, qui suit la nuit,  
 Dans ton ciel bleu, serein et pur,  
 Et répand ta lumière impartiale  
 Aussi bien sur la montagne que sur la lande,  
 Arrête-toi un instant dans ta course,  
 Et bénis l'époux et l'épouse !  
 O Gave, que ta source cachée  
 Au flanc de la montagne mystérieuse,  
 Poursuis seul ton chemin errant,  
 Et sautant en bas des marches de pierre,  
 Le long des terres des prairies plus  
 Discrètes vers l'Adour,

Arrête un instant dans ta course  
 Pour bénir le marié et la mariée !

Le chœur chante la chanson du matin,  
 Les portes de l'église sont grandes ouvertes,  
 Les gens se pressent, se pressent et se pressent  
 Pour voir l'époux et l'épouse.  
 Ils entrent et passent le long de la nef ;  
 Ils se tiennent sur la tombe du père.  
 Les cloches sonnent doucement et lentement.  
 Les vivants d'en haut et les morts d'en bas  
 Donnez leur bénédiction sur un et deux,  
 Le vent chaud souffle des collines d'Espagne,  
 Les oiseaux grandissent, les feuilles sont vertes,  
 Et le baron de Saint-Castin  
 Est enfin revenu à lui.



#### Notes :

- 1- Le lansquenet est un jeu de cartes qui fut très populaire en France au cours du XVIIe siècle et au début du XVIIIe siècle. Tombé en désuétude par la suite, il fut recréé au XIXe siècle avec des règles fortement simplifiées.
- 2- Pierre Dugua de Mons (aussi « Du Gua de Monts » ou « du Guast, sieur de Monts »), né vers 1560 au château de Mons, à Royan et mort en 1628 dans son château d'Ardennes à Fléac-sur-Seugne, près de Pons (Pons dont Pierre Dugua a été gouverneur de 1610 à 1618), est le premier colonisateur de la Nouvelle-France. Il eut pour lieutenant Samuel de Champlain
- 3- Les Tarrantines étaient une tribu Mi'kmaq d'Amérindiens habitant le nord de la Nouvelle-Angleterre, en particulier la côte du Maine. Le nom Tarrantine est l'un des mots que le peuple du Massachusetts utilisait pour désigner le peuple Mi'kmaq.
- 4- Madockawando : Chef des Pentagouets, une tribu de la Confédération Wabanaki (abénaquise), et grand bashaba (chef des chefs) de la Confédération Wabanaki.
- 5 - Père Godolin, dont le nom est le plus souvent francisé en Pierre Goudouli, ou encore Pierre Goudelin, né en 1580 à Toulouse où il est mort le 10 septembre 1649, est un poète occitan. Il écrivait en occitan toulousain.

Association de l'Ossau à Katahdin

<https://ossau-katahdin.fr/>

<https://www.facebook.com/groups/ossau.katahdin/>

**Bulletin d'adhésion**

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

C.P. : ..... Ville : .....

Courriel : ..... Tel : .....

Souhaite adhérer à l'Association de l'Ossau à Katahdin

Cotisation seule : 15 € pour une personne, 25 € pour un couple.

Cotisation et revues: 20 € pour une personne, 30 € pour un couple.

Cotisation et revues (hors France) : 35€